

Les cols blancs montent sur le ring

Par **Nidal Taibi**

De New York à Bruxelles, des clubs premium transforment cet art noble en rituel élégant. Derrière l'esthétique, cadres et décideurs cherchent vraie fatigue, discipline et confrontation.

A Paris, au Temple Noble Art, l'ambiance défie l'idée qu'on se fait d'une salle de boxe. Lumière tamisée, cuir et marbre. Il est 19 heures quand Tom, 37 ans, cadre supérieur, range sa montre dans un casier, décroche ses boutons de manchette et serre ses gants 12 oz. Vestiaires et douches impeccables, bar discret pour un verre sans alcool après l'effort: tout est conçu pour passer d'une journée de travail au ring sans transition. Dans le miroir, Tom ajuste sa garde. Derrière lui, un entraîneur corrige chaque geste technique. La séance se déroule en petit groupe, chacun sous l'œil du coach, qui passe sans relâche d'un élève à l'autre. Shadow, appuis, ligne d'épaule: le direct part, précis. Avant de s'en aller, Tom jette un œil sur le ring, vide. Il sait qu'il reviendra. Non pour se «défouler», terme qu'il rejette, mais pour recommencer à apprendre.

La séance a reconfiguré sa journée. Dans l'escalier, il remet sa montre, récupère son sac, ajuste ses manchettes. Dehors, la ville file. Dedans, le corps a retrouvé sa place. Désormais, il se fixe l'objectif de participer à un combat de boxe, un vrai, dans un gala «white collar boxing».

Le décor compte, bien sûr, et c'est assumé. Dans les capitales, ces clubs haut de gamme ont compris l'équation: rendre la vie d'affaires et la rudesse d'un entraînement réel compatibles. Les abonnements reflètent ce positionnement, plus chers que dans une salle de fitness classique (la première formule commence, en moyenne, à 150 euros), mais la promesse ne se limite pas au confort. Ici, on apprend à boxer pour de bon: échauffement calibré, travail au sac en séries, pattes d'ours, puis assauts légers au chrono, consignes strictes, corrections brèves et précises. Les matériaux du noble art –sacs de frappe en cuir, planchers lustrés– sont le cadre d'une partition très terrienne: sueur, souffle, répétitions.

L'argument rendu à ces cadres est simple: un horaire certain, un cadre sûr, un apprentissage sérieux. On peut arriver en costume, poser son *briefcase* au casier, ressortir «présentable» en une heure



Chaque uppercut encaissé est une façon de tester son sang-froid ailleurs qu'en salle de réunion.



2025 WHITE COLLAR CHALLENGE

trente... mais rincé. Les clubs qui montent ont adopté un protocole qui rassure sans anesthésier. Cette esthétique s'exporte. Notamment chez nous avec des clubs comme Marvelous Marvin Boxing, à Bruxelles, ou Underground Boxing, à Waterloo.

Le phénomène se consolide

Voici dix ans, l'idée de voir des cols blancs enfile des gants paraissait encore surprenante. Aujourd'hui, la pratique s'installe, surtout là où circulent capitaux et décisions. Schéma classique: la vague est partie de New York et Londres (finance, cabinets,

agences) avant d'irriguer Paris. Bruxelles suit avec un léger décalage, mais une vraie accélération depuis un an, portée par des clubs urbains soignés et des événements *black tie*. En Belgique, le signal fort est venu de l'événementiel: un premier gala «col blanc» organisé en février 2025 au château du Val Saint-Lambert, à Seraing, dans un cadre patrimonial, sur invitation, avec retransmission privée et protocole raffiné: 350 invités triés, pas de billetterie publique, streaming discret, champagne au lounge et DJ entre les combats. Bord de ring en smoking, éclairage minutieux, arbitre vigilant, rounds courts, gants plus épais.

Que ce soit à New York, Bruxelles ou comme ici, Paris, les combats de «cols blancs» gagnent en popularité.

Au-delà du symbole, les salles racontent la lame de fond: plus d'inscriptions loisirs, un public plus âgé qu'hier (30-50 ans) et des profils socioprofessionnels plus élevés. Dans les provinces, des clubs autrefois familiaux franchissent les 100 à 120 affiliés en dix ans, avec une croissance régulière. A Bruxelles, l'offre s'étoffe dans et autour des quartiers d'affaires, et la boxe apparaît désormais dans des programmes de séminaires d'entreprise. A l'échelle nationale, les ...



... licenciés restent modestes au regard des grands sports, mais la tendance est sûre: côté francophones, les effectifs remontent au-dessus de leur niveau pré-Covid; côté flamand, les modules Start to Boxe font le plein chez les 30-50 ans. Surtout, l'assiduité progresse: on vient boxer deux à trois fois par semaine, pas pour une «expérience», mais pour un cycle d'entraînement.

Plusieurs facteurs expliquent ce succès. D'abord, la promesse d'un entraînement complet et structuré (cardio, force fonctionnelle, coordination) où l'on mesure le progrès séance après séance. Ensuite, l'ancrage dans le réel: un adversaire, un coach, un chronomètre. Dans des métiers saturés d'abstraction et d'écrans, la boxe offre une heure de tangible, une montée contrôlée de l'intensité, une fatigue «propre» qui débranche l'obsession du rendement. Enfin, l'inscription sociale: des clubs où l'on peut arriver en costume et retrouver à heures fixes un petit collectif qui vous connaît par votre garde et votre souffle avant de vous connaître par votre carte de visite.

Côté offre, le marché s'ajuste. Les clubs généralistes intègrent des créneaux de

Au Royaume-Uni, un accident mortel lors d'un gala a rappelé que le danger est réel lors de ces affrontements.

«cardio-boxe» pour capter la demande en bien-être; les salles spécialisées montent en gamme. Les organisateurs d'événements reproduisent le cérémonial des grands galas mais adaptent le cahier des charges: *matchmaking* serré, staff médical présent, rounds courts. Le tout compose un écosystème où le risque est réel mais borné, et où l'image publique de la boxe – longtemps associée à la casse sociale – se requalifie dans des milieux qui l'ignoraient.

Reste que le phénomène n'est pas une «explosion», plutôt une consolidation continue. Les chiffres en Belgique demeurent parcellaires, mais les indicateurs convergent: hausse des inscriptions loisirs, féminisation sensible, montée de la tranche 30-50 ans. Autrement dit, la mode a laissé place à la routine, et la routine, en sport, vaut homologation. En filigrane, on voit se dessiner une nouvelle géographie du noble art: aux salles populaires historiques s'ajoutent des îlots premium, aux compétiteurs traditionnels s'agrègent des amateurs exigeants. Et c'est

«Ce n'est pas seulement du sport, c'est une façon de rester debout.»

cette addition, patiente et régulière, qui explique pourquoi, à Bruxelles comme à Paris, les gants s'accrochent désormais aussi bien à côté d'un bleu de travail que d'une veste croisée.

Quête intime et nouveaux rituels

A 7 heures du matin, dans la lumière froide d'un club premium, Antoine, 39 ans, entrepreneur dans le digital, termine son dernier *round* de corde à sauter. Cravate bleue dans la poche, il sait qu'il sera devant ses investisseurs à 9 heures. Mais avant, il a tenu à «prendre ses coups», comme il le dit, avec la même régularité qu'un rendez-vous de travail. Pour lui, le ring est une chambre d'écho: chaque uppercut encaissé est une répétition mentale, une façon de tester son sang-froid ailleurs qu'en salle de réunion.

C'est ce rituel, plus que la performance sportive, qui séduit ces nouveaux boxeurs. Beaucoup parlent de «déconnexion», mais le mot est faible: il s'agit d'un réapprentissage du corps, d'un rendez-vous régulier avec la fatigue et la confrontation. Pauline, haute fonctionnaire, insiste: «J'ai envie de me mettre en situation de difficulté, de voir comment je réagis quand je prends des coups.» L'expérience devient une métaphore du travail: encaisser, rester lucide, et repartir.

Les valeurs qui accompagnent la pratique comptent tout autant. Comme l'explique le psychologue du sport Philippe Godin (UCLouvain), auteur de *Equilibre et performance, l'apport de la psychologie dans le sport* (éd. Les 3 colonnes,

2025): «Plusieurs facteurs interviennent et s'additionnent. Difficile d'en isoler un. Nous sommes entrés dans une période où l'agressivité et la violence, d'une manière générale, ont augmenté. Elles sont partout. Que ce soit dans le monde ou à l'échelle sociétale dans la vie quotidienne. Il n'y a pas que la boxe: d'autres sports de combat ont également beaucoup de succès (MMA, Krav Maga, ...). Cela signifie que l'être humain en général se sent plus en danger.» Dans ce contexte, le ring devient un laboratoire de contrôle de soi qui séduit des profils pourtant réputés rationnels.

A côté de l'endurance et de la technique, la boxe en col blanc s'accompagne de codes nouveaux. Dans les clubs, le respect de l'adversaire et l'esprit de camaraderie se déclinent sur un mode particulier, plus feutré mais tout aussi marqué. Philippe Godin le souligne encore: «Progressivement, ils développent un sentiment d'appartenance qui sert à la fois à les convaincre qu'ils sont dans le bon, qu'ils ont raison de pratiquer ce sport mais aussi de pouvoir échanger, partager et se mesurer l'un l'autre, d'appartenir à une communauté. Donc, il faut pouvoir la reconnaître par des signes.» De la poignée de main avant l'assaut au partage d'un verre après l'entraînement, ces gestes codifient une appartenance, presque un ordre implicite. On comprend dès lors pourquoi ce sport remplace peu à peu

La pratique interroge sur une violence cachée qui ressurgit sous la pression professionnelle et sociale.

le golf ou le tennis dans les agendas. Comme eux, il permet le réseau et la distinction sociale. Mais il offre en plus ce que ces autres disciplines n'ont pas: le risque, l'effet, le contrôle d'une violence apprivoisée. Antoine le dit en sortant du vestiaire: «Ce n'est pas seulement du sport, c'est une façon de rester debout.»

La gentrification du ring

Que vient signifier ce goût de l'élite pour un sport historiquement populaire, parfois rude jusqu'à la casse sociale? Certains sociologues parlent d'un phénomène de «gentrification du ring»: l'appropriation d'une discipline de pros par des cadres en quête de sensations fortes. Voir un banquier en smoking monter sur le ring d'un château, là où des boxeurs professionnels risquent leur santé pour vivre, provoque un contraste saisissant.

L'historien du sport Sylvain Ville le rappelle: «Dans une société civilisée où l'on tente de maîtriser la violence à tout prix (tandis que la violence symbolique, elle, augmente), voir des cadres dynamiques, avocats ou marketeurs, venir éprouver leur corps et «se battre» physiquement interroge sur une violence cachée qui ressurgit sous la pression professionnelle et sociale.» Derrière les sourires et les gants en cuir, se profile une interrogation plus large: pourquoi une société obsédée par la sécurité consacre-t-elle du temps et de l'argent à ritualiser des coups?

Enfin, se pose la question de la sécurité et de la légitimité. Les galas mettent en scène des amateurs, parfois après quelques mois d'entraînement seulement. Le risque est contenu, mais réel: casque obligatoire, gants renforcés. Un accident mortel survenu lors d'un combat caritatif d'un gala *white collar boxing* au Royaume-Uni a rappelé les limites d'une violence jamais totalement maîtrisée. Les organisateurs belges assurent respecter le cadre légal strict, mais la question demeure: jusqu'où la fascination pour le risque justifie-t-elle l'exposition au danger?

En arrière-plan, une tension permanente apparaît: entre volonté de distinction sociale et retour à l'authenticité, entre ritualisation élégante et réalité des coups. Une discipline où l'élite vient chercher de la vérité, parfois la virilité, mais qui, ce faisant, soulève une interrogation plus large: et si la boxe des cols blancs était moins une passion sportive qu'un symptôme des sociétés sous pression? ●

